

## Daniel Pennac, *Comme un roman*, extraits

« Le dogme.

Il y a ceux qui n'ont jamais lu et qui s'en font une honte, ceux qui n'ont plus le temps de lire et qui en cultivent le regret, il y a ceux qui ne lisent pas de romans, mais des livres utiles, mais des essais, mais des ouvrages techniques, mais des biographies, mais des livres d'histoire, il y a ceux qui lisent tout et n'importe quoi, ceux qui 'dévorent' et dont les yeux brillent, il y a ceux qui ne lisent que les classiques, monsieur, 'car il n'est meilleur critique que le tamis du temps', ceux qui ont lu le dernier untel et le dernier de tel autre, car il faut bien, monsieur, se tenir au courant...

Mais tous, tous, au nom de la nécessité de lire.

Le dogme.

Y compris celui qui, s'il ne lit plus aujourd'hui, vous affirme que c'est pour avoir beaucoup lu hier, seulement il a désormais ses études derrière lui, et sa vie 'réussie', grâce à lui, certes (il est de ceux 'qui ne doivent rien à personne'), mais il reconnaît volontiers que ces livres, dont il n'a plus besoin, lui ont été bien utiles... 'indispensables, même, oui, in-dis-pensables !'

- Il faudra pourtant que ce gosse se fourre ça dans la tête !

Le dogme » (p. 78-79).

« Et le voilà, adolescent reclus dans sa chambre, devant un livre qu'il ne lit pas. Toutes ses envies d'être ailleurs font entre lui et les pages ouvertes un écran glauque qui trouble les lignes. Il est assis devant sa fenêtre, la porte fermée dans son dos. Page 48. Il n'ose compter les heures passées à atteindre cette quarante-huitième page. Le bouquin en compte exactement 446. Autant dire 500. 500 pages ! S'il y avait des dialogues, encore. Tu parles ! Des pages bourrées de lignes comprimées entre des marges minuscules, de noirs paragraphes entassés les uns contre les autres, et, par-ci par-là, la charité d'un dialogue – un tiret, comme une oasis, qui indique qu'un personnage parle à un autre personnage. Mais l'autre ne lui répond pas. Suit un bloc de 12 pages ! 12 pages d'encre noire ! Ca manque d'air ! Ouh là que ça manque d'air ! Putain de bordel de merde ! Il jure. Désolé, mais il jure. Putain de bordel de merde de bouquin à la con ! 48 pages... S'il se souvenait, au moins, du contenu de ces 48 pages ! Il n'ose même pas se poser la question – qu'on lui posera, inévitablement. La nuit d'hiver est tombée. Des profondeurs de la maison monte jusqu'à lui l'indicatif du journal télévisé. Encore une demi-heure à tirer avant le dîner. C'est extraordinairement compact, un livre. Ça ne se laisse pas entamer. Il paraît, d'ailleurs, que ça brûle difficilement. Même le feu ne peut pas s'insinuer entre les pages. Manque d'oxygène. Toutes réflexions qu'il se fait en marge. Et ses marges à lui sont immenses. C'est épais, c'est compact, c'est dense, c'est un objet contondant, un livre. (...) Et le poids

de chaque livre est de ceux qui vous tirent vers le bas. Il s'est assis relativement léger sur sa chaise, tout à l'heure – la légèreté des résolutions prises. Mais, au bout de quelques pages, il s'est senti envahi par cette pesanteur douloureusement familière, le poids du livre, poids de l'ennui, insupportable fardeau de l'effort inabouti.

Ses paupières lui annoncent l'imminence du naufrage.

L'écueil de la page 48 a ouvert une voie d'eau sous sa ligne de résolution.

Le livre l'entraîne.

Ils sombrent » (p. 22-25).

« Que s'est-il donc passé entre cette intimité-là (de l'histoire contée le soir) et lui maintenant, buté contre un livre-falaise, pendant que nous cherchons à comprendre (c'est-à-dire à nous rassurer) en incriminant le siècle et sa télévision – que nous avons peut-être oublié d'éteindre ?

La faute à la télé ?

Le 20e siècle trop 'visuel' ? Le 19e trop descriptif ? Et pourquoi pas le 18e trop rationnel, le 16e trop renaissance, Pouchkine trop russe et Sophocle trop mort ? Comme si les relations entre l'homme et le livre avaient besoin des siècles pour s'espacer.

Quelques années suffisent.

Quelques semaines.

Le temps d'un malentendu.

À l'époque où, au pied de son lit, nous évoquions la robe rouge du Petit Chaperon, et, jusqu'au moindre détails, le contenu de son panier, sans oublier les profondeurs de la forêt, les oreilles de sa grand-mère si bizarrement velues soudain, la chevillette et la bobinette, je n'ai pas le souvenir qu'il trouvait nos descriptions trop longues.

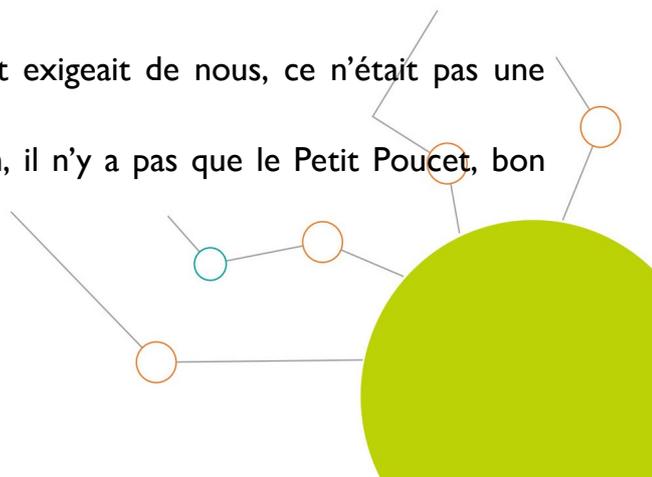
Ce n'est pas des siècles qui se sont écoulés depuis. Mais ces moments qu'on appelle la vie, auxquels on donne des allures d'éternité à coups de principes intangibles : 'il faut lire' ». (p. 39-40).

« Là comme ailleurs, la vie se manifesta par l'érosion de notre plaisir. Une année d'histoire au pied de son lit, oui. Deux ans, soit. Trois, à la rigueur. Cela fait 1095 histoires, à raison d'une par soirée. 1095, c'est un chiffre ! Et s'il n'y avait que le quart d'heure du conte... mais il y a avait celui qui précède. Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui raconter ce soir ? Qu'est-ce que je vais lui lire ?

Nous avons connu les affres de l'inspiration.

Au début, il nous aida. Ce que son émerveillement exigeait de nous, ce n'était pas une histoire, c'était la même histoire.

- Encore. Encore le Petit Poucet ! - Mais mon lapin, il n'y a pas que le Petit Poucet, bon sang, il y a... - Le Petit Poucet, rien d'autre.



Qui eût dit que nous regretterions un jour l'heureuse époque où la forêt était peuplée du seul Petit Poucet ? Pour peu on se maudirait de lui avoir appris la diversité, donné le choix.

- Non, pas celle-là, tu me l'as déjà racontée !

Sans devenir une obsession la question du choix vira au casse-tête. Avec de brèves résolutions : courir samedi prochain dans une librairie spécialisée et prospecter la littérature enfantine. Le samedi matin, nous remettons au samedi suivant. Ce qui demeurait pour lui une attente sacrée était entrer pour nous dans le domaine des préoccupations domestiques. Préoccupation mineure, mais qui s'ajoutait aux autres, de tailles plus respectables. Mineure ou pas, une préoccupation héritée d'un plaisir est à surveiller de près.

Nous ne l'avons pas surveillée.

(...)

- Si tu continues, tu n'auras pas d'histoire ce soir !

Menace que nous ne mettions que rarement à exécution. Pousser un coup de gueule ou le priver de dessert ne tirait pas à conséquence. L'envoyer au lit sans lui raconter d'histoire, c'était plonger sa journée dans une nuit trop noire. Et c'était le quitter sans l'avoir retrouvé. Puntition intolérable et pour lui, et pour nous...

Reste que cette menace, nous l'avons proférée... oh, trois fois rien... l'expression détournée d'une lassitude, la tentation à peine avouée d'utiliser pour une fois ce quart d'heure à autre chose, à une autre urgence domestique, ou à un moment de silence, tout simplement... à une lecture pour soi.

Le conteur, en nous, était à bout de souffle, prêt à passer le flambeau » (p. 41-43).

L'école a pris le relais...

« Nous ne sommes pas devenus des parents indignes pour autant. Nous ne l'avons pas abandonné à l'école. Nous avons suivi de très près sa progression, au contraire. La maîtresse nous connaissait pour des parents attentifs, présents à toutes les réunions, 'ouverts au dialogue'...

Nous avons aidé l'apprenti à faire ses devoirs. Et, quand il manifesta les premiers signes d'essoufflement en matière de lecture, nous avons bravement insisté pour qu'il lût sa page quotidienne, à voix haute et qu'il en comprît le sens.

Pas toujours facile.

Un accouchement de chaque syllabe.

Le sens du mot perdu dans l'effort même de sa composition.

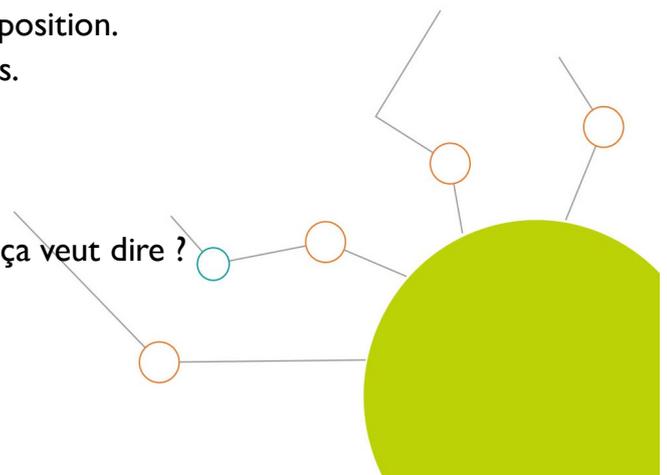
Le sens de la phrase atomisé par le nombre des mots.

Revenir en arrière.

Reprendre.

Inlassablement.

- Alors, qu'est ce que tu viens de lire, là ? Qu'est-ce que ça veut dire ?



Et cela, au plus mauvais moment de la journée. Soit à son retour de l'école, soit à notre retour du travail. Soit au sommet de sa fatigue, soit au creux de nos forces. (p. 53-54)

« Si, comme on le dit, mon fils, ma fille, les jeunes n'aiment pas lire – et le verbe est juste, c'est bien d'une blessure d'*amour* qu'il s'agit – il n'en faut incriminer ni la télévision, ni la modernité, ni l'école. Ou tout cela si l'on veut, mais seulement après nous être posé cette question première : qu'avons-nous fait du lecteur idéal qu'il était en ces temps où nous-mêmes jouions tout à la fois le rôle du conteur et du livre ?

L'ampleur de cette trahison !

Nous formions, lui, le récit et nous, une Trinité chaque soir réconciliée ; il se trouve seul à présent, devant un livre hostile.

La légèreté de nos phrases le libérait de la pesanteur ; l'indéchiffrable grouillement des lettres étouffe jusqu'à ses tentations de rêve.

Nous l'avions initié au voyage vertical ; il est écrasé par la stupeur de l'effort.

Nous l'avions doté d'ubiquité ; le voilà pris dans sa chambre, dans sa classe, dans son livre, dans une ligne, dans un mot.

Où donc se cachent tous ces personnages magiques, ces frères, ces soeurs, ces rois, ces reines, ces héros, tant pourchassés par tant de méchants, et qui le soulageaient du souci d'être en l'appelant à leur aide ? Se peut-il qu'ils aient à voir avec ces traces d'encre brutalement écrasée qu'on appelle lettres ? Se peut-il que ces demi-dieux aient été émiettes à ce point, réduits à ça : des signes d'imprimerie ? Et le livre devenu cet objet ? Drôle de métamorphose que cet acharnement de papa et de maman à vouloir, comme la maîtresse, lui faire libérer ce rêve embastillé.

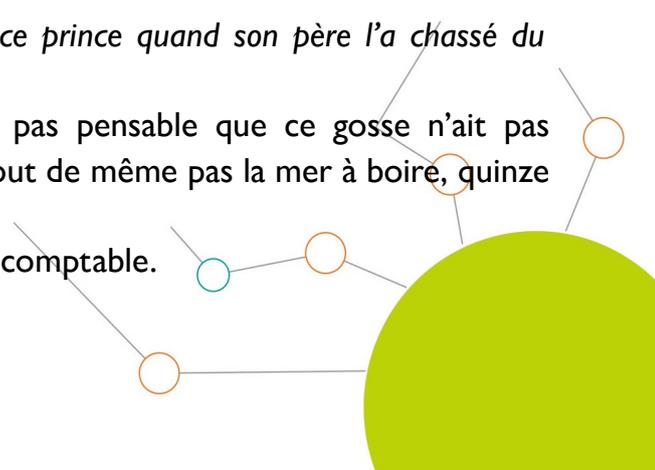
- Alors, qu'est-ce que lui est arrivé au prince, hein ? J'attends !

Ces parents qui jamais, jamais, quand ils lui lisaient un livre ne se souciaient de savoir s'il avait bien compris que la belle dormait au bois parce qu'elle s'était piquée à la quenouille, et Blanche-Neige parce qu'elle avait croqué la pomme. (Les premières fois, d'ailleurs, il n'avait pas compris, pas vraiment. Il y avait tant de merveilles, dans ces histoires, tant de jolis mots, et tellement d'émotion ! Il mettait toute son application à attendre son passage préféré, qu'il récitait en lui-même le moment venu ; puis venaient les autres, plus obscurs, où se nouaient tous les mystères, mais peu à peu il comprenait tout, absolument tout, et savait parfaitement que si la Belle dormait, c'était pour cause de quenouille, et Blanche-Neige pour raison de pomme...)

- Je répète ma question : *qu'est-ce qui est arrivé à ce prince quand son père l'a chassé du château ?*

Nous insistons, nous insistons. Bon Dieu, il n'est pas pensable que ce gosse n'ait pas compris le contenu de ces quinze lignes ! Ce n'est tout de même pas la mer à boire, quinze lignes !

Nous étions son conteur, nous sommes devenu son comptable.



- Puisque c'est comme ça, pas de télévision tout à l'heure !

Eh ! Oui...

Oui... La télévision élevée à la dignité de récompense... et, par corollaire, la lecture ravalée au rang de corvée... c'est de nous, cette trouvaille... » (p. 56-58).

## Les droits du lecteur



1. le droit de ne pas lire

2. le droit de sauter des pages

3. le droit de ne pas finir un livre



4. le droit de relire



5. le droit de lire n'importe quoi



6. le droit au bovarysme



7. le droit de lire n'importe où



8. le droit de grapiller



9. le droit de lire à voix haute



10. le droit de se taire